

Complainte d'un jeune désespéré

Le prix Renaudot 1996 est doublement remarquable : par le nombre de pages et par sa singularité dans la littérature contemporaine, en général interchangeable. Une autobiographie de 1872 pages, et incomplète puisqu'à l'automne doit paraître la suite dans une édition courante, a besoin d'être hors-série pour retenir l'attention. C'est le cas de ce livre au titre culotté, puisqu'il est emprunté à l'Apocalypse de Jean (un familier du lecteur Boris) et qu'il est une révélation (on m'a dit que c'est le sens du mot « apocalypse ») de soi-même menée avec la minutie d'un manieur de scalpel. L'auteur, d'une phrase, dit bien à quel personnage on va se heurter : il n'a pas vécu une jeunesse tout à fait ordinaire, étant « étranger avant la guerre, juif pendant et écrivain rejeté après ».

Voici donc un livre à ne pas manquer. C'est un monument humain qu'aucun lecteur sérieux ne peut laisser passer. Mais il demande patience et longueur de temps.

Je n'ai pas caché à Schreiber que j'ai mis plusieurs mois à le lire, découpant l'ouvrage en cahiers plus faciles à transporter qu'un mammoth de papier imprimé.

Je ne m'en suis pas repenti. Il est dense et riche, tragique et cocasse, rébarbatif et attachant.

Une vraie aventure humaine, quoi.

Schreiber tourne autour d'un nombril adolescent gros comme un obélisque. Le résultat fera souvent penser à Joyce et à *Ulysse* pour l'intensité. Quelques années de jeunesse, jusqu'en 1944, disséquées impitoyablement, à l'égard de soi-même comme d'autrui. Jour après nuit, heure après heure. Dans les délires, comme il se doit quand on est fils d'immigrés russes : de ce journal sortent plusieurs personnages de Dostoïevski en une seule personne.

Schreiber n'a pas craint de fouiller tous les recoins de son âme avec cruauté et attendrissement. C'est une complainte pathétique sur le désespoir et la solitude d'un jeune homme qui se cherche. Idées fixes et blessures sont son lot. Et il y tient.

Et succession d'aventures défiant l'imagination.

Vraiment, le livre et l'écrivain sont un cas. Il y a du souffle, du suspense, des passages insupportables. L'édifice à la première personne (alternativement le singulier et le pluriel) peut se résumer ainsi, pour mettre l'eau à la bouche : comment une famille juive parviendra-t-elle, notamment à Marseille pendant l'Occupation, à échapper aux Allemands ? Réponse dans les péripéties vécues par le père, la mère et le fils unique.

Ce roman-détresse montre une série de personnages inattendus, des situations insolites. Le style, haletant, est d'une vraie originalité. Et des passages sur Gide ou Schlumberger, par exemple, enrichissent l'histoire littéraire.

On ne s'étonnera donc pas que l'auteur de cette catharsis ait pour patronyme Schreiber, écrivain, signe qu'il était attendu au coin de la rue des lettres.

Éric OLLIVIER